

Une grande fête musicale à Lausanne en août 1842 : [1ère partie]

Autor(en): **Bridel, G. A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 30

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221964>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



CHEZ NOUS

LES VIEUX

JUSQU'AU bout, dans nos campagnes, la vieillesse est active. Seuls, les vieillards malades cessent de travailler, parce qu'ils ne le peuvent plus : le rhumatisme courbe et raidit leur échine; l'hydropisie alourdit leurs pauvres jambes. Ils errent alors d'un pas ralenti, pesamment appuyés sur leur canne, de la « chambre » au jardin, puis vers le banc, devant la maison.

Assis là pendant les heures ensoleillées, ils regardent le mouvement de la ferme. Leur tâche se borne à caresser le chat qui leur tient compagnie, à détourner d'un coup de leur bâton les vaches qui flairent les géraniums de la fenêtre en revenant de l'abreuvoir, à bougonner contre les gamins qui pourchassent les poules.

Mais tant que la grand'mère ou le « papa » ne sont que vieux, sans être impotents, ils besognent, comme les autres.

A l'âge où les vieilles dames des villes s'emmitouflent de voilettes, de fourrures, et confient leur fragile personne au mouvement prudent des voitures, nos grand'mères ne s'écourent guère.

Lévees avant les autres, elles préparent le café des hommes, et le leur servent, chaud, dans les grands bols qu'elles viennent de poser sur la table. Les travailleurs partis aux champs, la grand'maman s'occupe de ses poules. Lorsqu'elle s'avance sur le pavé de la cour, et pousse son appel aigu, une volaille avide s'empresse contre ses jupes. Elle l'arrose des poignées de grains qu'elle prend dans son tablier.

Puis elle « porte aux cochons ». Le pas de ses socques claque sur les pavés inégaux. Elle tient d'une main sa « mitre », qui pèse lourd, et s'en va verser dans l'auge, sur le groin sale des porcs qui se bousculent, une soupe grisâtre où flottent des feuilles de salade et des épluchures.

Elle rentre. Elle surveille la marmite dont le couvercle tremblote sous la poussée de l'eau qui bout. La peau brune des pommes de terre émerge de l'écume.

Elle relave; elle brosse les casseroles sous le goulot de la fontaine; une grande tache d'eau mouille son tablier. Elle rapièce de bleu neuf des pantalons pâlis par le temps, durcis par la terre. Elle tricote, tricote, à la veillée, des chaussettes rudes pour les hommes, des caracos pour les enfants, des châles pour les femmes.

Il les faut, ces grand'mères, dans la vie de la ferme, pour les besognes de maison. Car, aux jours ardents de l'été, dans la presse des moissons ou des foins, quand l'orage menace, les bras de tous les jeunes, ceux des femmes, ceux des enfants, comme ceux des hommes, sont nécessaires pour rentrer les chars pleins avant que ne crèvent les nuées.

Le travail les ennoblit, ces vieilles; et quand, le dimanche, elles ont mis leur robe noire pour aller au temple, avec leur bonnet noir à dentelles

et leurs fines mitaines, on voit bien, à leur tenue, qu'elles possèdent, aussi bien que les dames des villes, la dignité que donne une longue vie de labeur et de probité. R. Burnand.

Un personnage peu galant. — Très dépité d'avoir été refusé par une jeune fille assez coquette dont il demandait la main. Durossard avait cessé toute relation avec la famille de la cruëlle.

Au bout de quinze ans, le hasard le met en présence d'une dame un peu mûre en qui il reconnaît la belle de jadis, fardée pour essayer de réparer des ans l'irréparable outrage.

— Je fus jadis votre soupirant... précise Durossard.

— Vous croyez? répond-elle, toujours dédaigneuse. N'étais-ce pas plutôt un de vos frères?

Très vexé, l'ancien fiancé réplique, sur un ton mordant :

— C'était plutôt mon grand-père.

Ce cher ami. — Il gagne beaucoup à être connu.

— En effet, chaque fois que je le rencontre, il m'emprunte cent sous.



DJAN LUVI, SA VATSE ET SA FENNA

SU su que vo z'allâ m'acchounâ d'ître mau l'èlèvà et de mettre la vatse à Djan Luvî devant sa fenna? L'è su que se l'avâi ètà por mè, l'arè écrit : Marc à Louis, sa fenna et sa vatse, — la fenna la premièr. Mâ cein n'arâi pas ètà justo du que n'é min de vatse. Lè z'affère sant dinse. Laisi mè vo contâ mon histoire et m'eingrindzi pas mè.

La vatse à Djan Luvî? L'ètà bin mè qu'onna fenna. L'ètà onne fenna avoué oquie de pllie, onna vatse pu pas mi vo dere. L'arâi fé atteindre sa fenna, n'arâi jamé fé atteindre sa vatse, dâi coup que restâve pè lo cabaret. Pouâve vo dere riqué-raque l'âdze que l'avâi sa vatse, — dâo veinte-cinq dâo mâi de fevrâi l'è li que l'avâi vilâ la mère... mâ, l'ètà courieu, n'ètà pas fotu de sè rappellâ de l'anniversèro à sa fenna : l'ètà ein fevrâi assebin, prâo su, mâ ètà-te lo veinte-quatro âo bin lo veingte-sî, lo dzor devant sa vatse âo bin lo dzor aprî? N'ein savâi rein.

Du quauque dzor, la Méry — l'ètà la vatse — medzîve mau. Rondzîve bin se vo voliâi, mâ tot d'on coup s'arretâve po reterî sa piauta gautse de devant ein faseint onna menu quemet onna dzein quand l'a mau. Djan Luvî ètà dein ti sè z'état. Passâve dâi temps et dâi z'autro à la guegnî po coudhî devenâ cein que godzîve. A la fin s'è maufyâ que deveissâi être dâo ronmati.

On arâi de que l'ètà fé esprè. Sa fenna gnous-sîve-te pas stâo dzor, justameint, por cein que desâi que l'avâi assebin dâo ronmati âo bré gautse. Pouâve pas einfelâ sa mandze de camisola tota soletta et Djan Luvî deveissâi lâi aidyî! Tè rondzâi pi po onn' affère: Ein mîmo temps que la Méry! L'è fenna n'ein fant jamé d'autro.

Quemet seimblîâve que la vatse avâi adî pllie mau, Djan Luvî sè décide à allâ pè la vela à la phramacie. Cougnessâi l'apotiquiéro et lâi baillerâi bin oquie po sa vatse.

— Vo sède, que lâi dit. La Méry — ma vatse

lâi faut oquie po la soladzî. Fâ pedhî de la vère. Fède lâi oquie de bin bon, de digno! Mette-z'cin pî on bocon mè po que, se dâi iâdzo lâi reste, pouèssô ein baillî à ma fenna que l'a assebin dâo ronmati!

— Voutra fenna l'è prâisse assebin?
— Oi, mâ lâi faut pas fère trâo atteinchon. Vo sède, l'è fenne!..

L'apotiquiéro prepare on remîdo. Douù remîdo mimameint dein duve botolhic tote parâire. Mè mouso que l'ètà pas de la mîma martchandi tot parâi po cein que dit dinse à Djan Luvî :

— Fède bin atteinchon, principâlameint. Vaitcé po voutra vatse et vaitcé po voutra fenna. N'allâ pas vo trompâ.

Et lâi dit oncora po lo mourgâ :
— Foudrà pas que l'arreve on malheu à voutra vatse! Marc à Louis.

UNE GRANDE FÊTE MUSICALE A LAUSANNE EN AOUT 1842

COMME on le sait, la XXIV^e fête de la Société fédérale de Chant est la première que cette Société, fondée en 1842, ait organisé dans le canton de Vaud. Mais ce n'est pas la première grande manifestation musicale suisse célébrée dans notre ville.

Il est fort naturel qu'à l'occasion de la fête actuelle, on rappelle le souvenir des deux sessions de la Société helvétique de Musique tenues à Lausanne en 1823 et 1842. Quelques particularités de celle de 1842 me paraissent dignes d'être consignées ici. Je les emprunte en partie aux journaux de l'époque, notamment au *Nouveliste Vaudois*, alors l'organe d'Henry Druey, ainsi qu'à un dossier de documents officiels et inédits relatifs à l'organisation de cette fête.

La Société helvétique de musique avait été fondée à Lucerne en 1808, alors que l'Europe était en feu. Jamais, semblait-il, on n'avait eu plus besoin d'harmonie. Dans les grands concerts que cette société donnait lors de ses réunions générales, à intervalles irréguliers, et tantôt dans un des chefs-lieux tantôt dans un autre, il y avait toujours collaboration d'orchestres vocal et instrumental, la part de ce dernier était souvent prépondérante. Le tour de Lausanne revint deux fois (1823 et 1842); celui de Genève en 1826, 1834 et 1856. La dernière réunion générale fut celle de 1867 à Zurich. Lausanne devait en organiser une nouvelle, mais, en 1876, le comité central, présidé alors par le pasteur Audemars, fit savoir qu'il n'en voyait pas la possibilité: le tir fédéral d'une part, de l'autre les grands travaux de réfection poursuivis à la cathédrale, forçaient Lausanne à y renoncer pour le moment. La réunion projetée n'eut pas lieu ailleurs. Au reste la Société avait perdu une partie de sa raison d'être et de son prestige depuis le grand développement et la popularité des sociétés de chant en Suisse, et notamment depuis la fondation de la Société fédérale de chant en 1842. Aussi l'ancienne Société helvétique de musique fut-elle déclarée dissoute en 1891 et sa petite fortune servit à créer quelques bourses pour l'encouragement des études musicales.

En 1842, lors de la 23^e fête, le président de la Société helvétique de musique était l'un des con-

seillers d'Etat vaudois, Auguste Jaquet, l'élève et l'ami de Vinet. Ce fut lui qui prononça le discours d'ouverture et de bienvenue. La *Revue Suisse* nous en a conservé le texte. Le secrétaire du comité était le botaniste Edouard Chavannes, professeur à l'Académie. Ces deux Lausannois adressèrent en février 1842 une circulaire aux amis de l'art musical dans notre canton pour demander leur appui, en particulier pour les chœurs et pour l'orchestre. Les renseignements étaient à obtenir auprès d'un autre membre du comité, François Hoffmann, secondé par une série de neuf membres correspondants dans les diverses villes du canton. Le magasin de musique de M. François Hoffmann, sur la place de St-François, « vis-à-vis de la poste », (c'est-à-dire dans l'ancienne maison Heer-Cramer) et plus tard au Grand-Chêne, eut une large part dans le développement musical de Lausanne. Il eut pour successeur E. R. Spiess. Lorsque celui-ci cessa, à son tour, de s'occuper de ce genre de commerce, ses affaires furent reprises par la maison Foetisch qui existait elle-même depuis nombre d'années.

Parmi les virtuoses lausannois qui se produisirent dans les concerts de la Société helvétique à Lausanne, Genève et ailleurs, il faut citer plusieurs membres de la famille Chavannes : le pasteur César Chavannes, le ministre et naturaliste Daniel-Alexandre Chavannes, son fils Félix le pasteur, le professeur Edouard Chavannes, Mmes d'Herminches, Mlle de Molin, Mme Bacon née de Seigneux, et Mme de Seigneux-Massé.

Les deux concerts de 1842 eurent lieu, comme celui de 1823, dans la cathédrale, les 3 et 4 août, dans l'après-midi, avec répétitions générales les 2 et 4. Les transformations accomplies dans l'intérieur de la cathédrale depuis la session de 1823, procurèrent au concert de 1842 des circonstances plus avantageuses pour la disposition du vase. On s'en félicitait dans les termes suivants : « Au lieu de l'énorme estrade que nécessitait le jubé, estrade qui masquait la belle ordonnance architecturale du bâtiment, on a pu se contenter d'une estrade lointaine, qui laissait admirer l'élegant hémicycle du chœur. L'immense affluence du public a pu jouir pour les deux concerts d'une foule de places que l'ancienne distribution avait forcément obstruées. » (*Revue Suisse*.) On serait moins affirmatif aujourd'hui, croyons-nous, sur l'avantage architectural de l'enlèvement du jubé.

Les principales œuvres produites aux concerts étaient la 5^e *Symphonie* de Beethoven en *ut* mineur, le *Stabat mater* de Rossini et l'*Hymne de louanges* de F. Mendelssohn-Bartholdy ; et pour le second concert, dit le petit concert, une ouverture d'opéra de François Grast. Mendelssohn et Rossini avaient été invités tous deux à assister à l'exécution de leurs œuvres. Vu son état de santé, Rossini dut décliner cette offre, mais il envoya des indications précieuses sur son *Stabat mater*. Quant à Mendelssohn, il promit d'assister aux concerts, mais un contretemps le fit arriver trop tard pour le premier concert. Il assista au petit concert et prit part quelques instants au bal, le soir du même jour. Le grand artiste était descendu à l'hôtel du Faucon, bien qu'on eût prévu son logement chez le président de la Société, le conseiller d'Etat Aug. Jaquet, à la rue de Bourg. Son *Lobgesang* avait été traduit en vers français, parfaitement adaptés à la musique, par le pasteur L. Roux, de Meyriez près Morat. (*A suivre*). G. A. Bridel.

LA « MARCHÉ SUR BERNE »

Il y a un mois à peine, je fêtais tout tranquillement l'anniversaire de ma nébuleuse naissance. Régulièrement à pareille date, deux amis de Berne que je connais depuis longtemps se donnent la peine de m'envoyer leurs vœux chaleureux avec un bout de lettre. Cette année, l'une de ces missives, celle de Marc H. se terminait par l'invitation très pressante de ne pas manquer d'accompagner ma femme à Berne lorsqu'elle viendrait cet automne visiter l'exposition féminine dénommée la Saffa. Dans l'autre lettre, John B. me faisait une proposition

identique, en ajoutant que les hommes se devaient de ne pas laisser leurs femmes se rendre seules à la ville fédérale. Il ajoutait mystérieusement : « C'est un conseil que je te prierais de donner à droite et à gauche, partout où les hommes sont conscients de leur responsabilité. Si ce conseil n'était pas suivi, il pourrait en résulter des choses graves, car dans l'Histoire il n'y aurait pas que la « marche sur Rome », mais on parlerait aussi de la « marche sur Berne ».

Mis en émoi par ces invitations ressemblant fort à de catégoriques sommations et intrigué d'ailleurs par l'allusion cabalistique de John B. à des événements menaçants, je voulus en avoir le cœur net. Je demandai de plus amples explications et l'on m'envoya les renseignements suivants dont le caractère privé ne doit point m'empêcher, à cause des sérieux intérêts généraux en cause, de les divulguer aux lecteurs du *Conteur Vaudois*, sachant bien qu'ils sont tous des personnes d'âge mûr, de bon sens et partant de confiance. Et maintenant voilà ce que j'ai appris :

Il paraît que les autorités et les cercles masculins de la ville fédérale ne sont pas sans inquiétude au sujet des idées de derrière la tête des dames, membres du comité d'organisation de la Saffa. Les messieurs redoutent une surprise, l'exposition, malgré son but éminemment pacifique et économique, devant revêtir le caractère d'une formidable manifestation féminine. L'on craint que le jour où toutes ces dames et demoiselles se trouveront côte à côte, elles ne risquent fort de se monter la tête réciproquement, comme cela se produit lors de la rencontre d'un grand nombre de personnes professant la même opinion au sujet d'une question controversée. Il suffirait qu'alors les dames organisatrices, doublées des championnes entreprenantes du mouvement féminin, exploitent avec habileté cette effervescence naturelle pour que les femmes présentes, chauffées à blanc, montent, dès qu'elles se sentiront en nombre, à l'assaut du gouvernement. Voyez-vous la situation ? Le Conseil fédéral, tel un bourdon au milieu d'un essaim d'abeilles, assailli de toutes parts, puis, impuissant, réduit à capituler piteusement, tandis que les conseillers d'Etat bernois seraient tenus prisonniers dans leurs propres bureaux ou dans quelque coin de brasserie, pendant qu'une cohorte d'échevelées s'emparerait de l'arsenal, des canons, des mitrailleuses, des poudrières, et dominerait la ville par la terreur. Le même jour, une proclamation serait adressée au peuple suisse pour l'informer qu'en vertu d'un principe démocratique intangible et généralement respecté en notre vieille république, les femmes, dont la majorité est incontestable dans le pays, revendiquent la responsabilité du pouvoir et instituent la dictature pendant la période transitoire du transfert de l'autorité, afin de mieux sauvegarder l'ordre et l'exercice de la justice.

On parle de la préparation plus ou moins clandestine d'un corps d'amazones, lequel serait composé principalement des nymphes qui chaque semaine s'entraînent sous les yeux des passants bénévoles que les beaux soirs d'été incitent à se dandiner le long du pont du Kirchenfeld à Berne. En outre, il est patent que ces dernières années la gymnastique, ensuite de mystérieuses influences et sous les prétextes les plus divers, a fait d'énormes progrès dans les rangs féminins. Certains esprits subtils croient apercevoir aussi dans le port des jupes courtes quelque chose de plus que le triomphe d'une mode excessive ; pour eux, il s'agit là d'une mesure concertée en secret par les femmes révolutionnaires. Se nourrissant toutes de préceptes napoléoniens et prétendant que c'est avec les jambes qu'on gagne les batailles, le cri de guerre préliminaire de ces dames consisterait en ces quelques mots : « Plus d'entraves, plus de longs jupons arrêtant tout essor, mais des mollets et de genoux libres pour l'heure impatientement désirée de la libération du joug des siècles ! »

Le rôle des autorités à Berne est un peu délicat, nous en convenons sans peine. Il est difficile de prendre des mesures préventives sans risquer de se couvrir de ridicule, car il est évident que, à elle seule, la mise sur pied de quelques escadrons de

cavalerie ferait avorter radicalement toute tentative séditionnelle. Mais rien ne serait plus facile alors que de faire des autorités responsables l'objet de la risée générale en les accusant de Don Quichottisme. Dans ces conditions, il a été reconnu que le moyen le plus efficace et le moins extraordinaire pour réprimer toute velléité d'usurpation du pouvoir de la part des milieux féminins serait de demander instamment à tous les hommes soucieux de la paix et de la prospérité du pays d'accompagner cet automne leurs vaillantes compagnes dans leur « marche sur Berne ». Encadrées de leurs maris, frères ou fiancés, il est plus que probable que les femmes ne se laisseront pas subjuguées par l'orgueil qu'engendrera certainement en leur cœur la contemplation de leur grande et noble œuvre, mais qu'elles se souviendront que l'amour de ce foyer qui, pareil à un autel sacré, est commis à leurs soins et à leur garde, doit primer tout autre sentiment, s'agirait-il même de l'enivrement si souvent funeste que donnent l'ambition et la possession du pouvoir.

Pour moi, je crois que la mesure proposée n'est point superflue et que, si le conseil est suivi, il ne manquera pas d'être efficace. Qu'on se le dise donc dans nos villes et sur nos coteaux, sinon gare la révolution et la lutte des sexes, en plus de la lutte des classes !

Aimé Schabziger.

On s'entendra. — Le marchand. — Vous connaissez la porcelaine ?

Le nouveau commis. — Oui, monsieur.

Le marchand. — Quand il vous arrive de casser une pièce, que faites-vous ?

Le nouveau commis. — J'en rassemble les morceaux et je m'arrange pour qu'elle soit jetée à terre par un client quelconque.

Le marchand. — Je crois qu vous ferez mon affaire.

En famille. — Voyons, mes enfants, vous êtes toujours à causer de vos robes... Vous ne pourriez pas avoir des sujets de conversation plus élevés ?...

— Justement, papa... Nous allions maintenant parler de nos chapeaux...



LETTRE DE LA MONTAGNE

A-HAUT, à quinze cents, j'ai retrouvé le décor de l'an dernier avec la Ruinete pour toile de fond. La cascade est là qui tombe toujours en trois jets de fumée blanche. Le petit lac bleu sommeille sous les sapins, dans le désordre chaotique des blocs entassés. La Dranse continue à rouler ses flots écumeux ; le bruit de sa course éperdue et tourmentée obsède mes oreilles. Le chalet accueillant a rouvert ses portes et son balcon sans appui, évocateur d'une mémorable cultive, me semble maintenant un garde-à-vous et un symbole. Vigilance et tempérance sont vertus essentielles sous toutes les latitudes et à toutes les altitudes !

Cette nuit, je me suis endormi au sifflement de la marmotte. Aujourd'hui, de quoi satisfaire ma curiosité de citadin, un vieux chamois solitaire broute en paix, face à ma fenêtre, sur un escarpement gazonné du district franc fédéral.

Je revois les hommes de la montagne aux figures connues ; faucheurs, chasseurs, guides, ils sont tout cela !

Et cette adorable chapelle bâtie sur le roc, à l'orée de la forêt clairsemée, voit accourir, avec l'été, les nomades de la vallée et les hôtes de la saison.

Plus d'autos endiablées sous le cuisant soleil de juillet, mais seulement des mulets capricieux à la croupe fine ! Plus de foule fiévreuse et affairée, c'est le calme bienfaisant de l'alpe, la trêve heureuse au labeur habituel !

Pays propice à la méditation salutaire, au repos du corps comme à la sérénité de l'âme !

Tandis que je flânais, tout à l'heure, sur le flanc de Corbassière, une école descendait, lon-